

**Séance solennelle de l'Académie des beaux-arts
Mercredi 16 novembre 2016**

**Discours de Monsieur Erik Desmazières
Président de l'Académie des beaux-arts**

M. le Chargé de mission auprès de la Présidence de la République,
Monsieur l'Ambassadeur d'Islande,
Madame, Monsieur les Ministres Conseillers
Monsieur le Député,
M. le Président de l'Institut de France,
M. le Chancelier de l'Institut de France,
M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres,
Mesdames, Messieurs,

Au nom de tous mes confrères de l'Académie des Beaux-Arts, je vous remercie pour votre présence sous cette Coupole à l'occasion de notre Séance publique annuelle.

L'usage veut que chaque année, au moment d'ouvrir cette Séance, le Président salue la mémoire de ses confrères disparus au cours de l'année écoulée. Aussi est-ce avec émotion que mes pensées se tournent vers ceux qui nous ont quittés cette année, Eugène Dodeigne, membre de la section de sculpture, Jean Prodromidès et Charles Chaynes, membres de la section de composition musicale, Claude Parent, membre de la section d'architecture, René Quillivic, membre de la section de gravure, Andrew Wajda et Philippe Robert-Jones, membres associés étrangers et Raoul Coutard, correspondant de notre Académie.

Nous adressons aux proches, ici présents, de chacun de ces confrères nos pensées affectueuses.

Le sculpteur Eugène Dodeigne nous a quittés le 24 décembre 2015. Dès l'âge de treize ans, l'adolescent apprend son métier avec son père, tailleur de pierre qui, décelant son talent, lui fait prendre des cours de dessin et de modelage à Tourcoing puis à Paris à l'Ecole des Beaux-Arts, où il connaît une véritable révélation dans l'atelier de Marcel Gimond.

A partir de 1955 il choisit la pierre gris-bleu de Soignies et adopte vers 1960 la technique de la « pierre éclatée » par les pointes d'acier qui le conduit à une figuration abrupte, fortement expressive. Il s'imprègne aussi du dépouillement de Giacometti et de Germaine Richier.

Des expositions dans les galeries parisiennes Claude Bernard, Pierre, Jeanne Bucher, puis à Berlin, Hanovre, Rotterdam, Bruxelles et Pittsburgh lui assurent dans les années soixante une reconnaissance internationale qui ne perturbera jamais son exploration de la pierre taillée : en 1968, il se consacre à une série de sculptures alliant de façon inédite les surfaces lisses et les volumes irréguliers de la pierre éclatée. Dans les années soixante-dix, son évolution vers la monumentalisation coïncide avec le développement de la sculpture en plein air : des pierres de Dodeigne peuplent dès lors, notamment, beaucoup de villes et de musées du Nord (Lille, Dunkerque, Villeneuve-d'Ascq, Anvers, Liège, Hanovre, Utrecht, puis Bobigny, Argentan et Paris, jusqu'à Grenoble en 1998).

Une rétrospective au Musée Rodin en 1988, sa participation aux Champs de la Sculpture en 1995, à Made in France au Musée National d'Art Moderne en 1996, puis sa présence dans le tout nouveau Parc de Sculpture du Jardin des Tuileries en 1999, confirment l'importance grandissante qu'occupe Dodeigne dans l'histoire de la sculpture de la seconde partie du XXe siècle. Ses œuvres, dont se dégage une spiritualité universelle, figurent aujourd'hui dans les collections des plus grands musées internationaux.

L'humour inimitable et l'intelligence incisive de Claude Parent, qui nous a quittés le 27 février 2016, nous manquent beaucoup.

Après des études de mathématiques spéciales, Claude Parent affirme précocement son goût pour les chemins de traverse et son engagement vers une architecture d'avant-garde.

Il ouvre son agence en 1953 en association avec Ionel Schein et remporte avec lui le Premier Prix d'architecture pour le concours organisé par la revue « La Maison française ».

Sa rencontre avec l'architecte et éditeur André Bloc se traduit par une collaboration de dix ans, et donnera lieu, entre autres, à la réalisation de la Maison expérimentale au Cap d'Antibes en 1959 et à celle de la Maison de l'Iran à la Cité universitaire de Paris en 1962. Parallèlement, à travers les travaux conduits avec Nicolas Schöffer sur « La ville spatiodynamique », Claude Parent amorce une recherche sur l'Architecture Utopique. Deux maisons caractérisent cette période : la villa Drusch à Versailles en 1963 et la villa Bordeaux le Pecq en 1963-64, à Bois le Roi. L'architecte conduit également de nombreux projets pour le théâtre et réalise notamment le Théâtre Sylvia Montfort à Paris.

Sa rencontre avec Paul Virilio, urbaniste et architecte, s'avère déterminante ; ils fondent ensemble le groupe « Architecture Principe », défendant l'idée d'une nouvelle appropriation de l'espace à partir des plans inclinés, qui sera par la suite popularisée sous le nom de « fonction oblique ». L'église Saint Bernadette du Banlay à Nevers est le manifeste de ce nouveau concept, suivie par le complexe culturel de Charleville puis les centres commerciaux de Reims-Tinqueux et de Sens.

A partir du milieu des années 1960, l'architecture de Claude Parent se concentre sur les grands hypermarchés puis les centrales nucléaires de 1974 à 1984. Il reçoit le Grand Prix national de l'Architecture en 1979.

Claude Parent fut également, et peut-être surtout, un homme d'écriture, auteur de vingt livres, théoricien, journaliste, polémiste. Dessinateur virtuose, c'est peut-être dans ses magnifiques dessins qu'il exprima le mieux sa vision de la création architecturale dont il a pu écrire qu'elle était, je cite,

« la plus belle illusion que l'on puisse proposer aux hommes ».

La section de composition musicale de notre Académie a été particulièrement endeuillée avec la perte, le 17 mars 2016, de son doyen Jean Prodromidès et de Charles Chaynes, décédé le 24 juin, deux grandes figures de la création lyrique.

Elève d'Olivier Messiaen et de René Leibowitz, Jean Prodromidès se consacre d'abord à l'écriture de musiques de films avec, notamment, les cinéastes Jean Delannoy, Gilles Grangier ou Roger Vadim ; très attaché au monde cinématographique il y reviendra de manière éclatante en 1983 en composant la musique du *Danton* d'Andrzej Wajda. Puis, parallèlement à l'écriture d'œuvres symphoniques, Jean Prodromidès s'oriente vers les formes lyriques et dramatiques, ce qui le conduit à collaborer avec metteurs en scène et chorégraphes tels que Maurice Béjart, René Terrasson, Antoine Bourseiller, Jean-Louis Barrault, Claude Régy ; il écrit de nombreuses œuvres de musique de scène pour la Compagnie Marcel Marceau, le Théâtre de Chaillot et le TNP.

Outre l'écriture des *Perses* en 1961, oratorio dramatique qui reste l'une des plus célèbres diffusions de la télévision française, émis simultanément sur l'ensemble des radios nationales, cet attrait pour la forme lyrique et l'action dramatique se traduit également par plusieurs musiques de ballets et œuvres pour le Théâtre musical et la composition de cinq opéras de 1971 à 1997 : *Passion selon nos doutes*, *Les traverses du temps*, *HH Ulysse*, *La Noche triste*, *Goya*. « L'œuvre lyrique - à condition d'en repenser toutes les formes, de l'oratorio à l'opéra

- permettra la mise en mouvement du matériau sonore tel que l'ont prospecté les recherches contemporaines et ouvrira le passage vers une nouvelle expressivité », écrivait le compositeur. Sa passion pour l'art lyrique le poussera à susciter la création du Fonds de création lyrique, dans le cadre de la Société des Compositeurs et Auteurs Dramatiques, qui permit des dizaines de créations d'opéras. Jean Prodromidès fut également un confrère passionné et très profondément attaché à notre Compagnie.

Né à Toulouse en 1925 dont il garda toute sa vie l'accent chantant, Charles Chaynes poursuit ses études au Conservatoire National de Paris, où il obtient les prix de violon, harmonie, fugue, composition, avant de se voir décerner le premier Grand Prix de Rome en 1951.

Marqué par les écritures de Bartók et Berg, le compositeur explore dans un premier temps l'écriture instrumentale exclusivement. Mais à partir des années 1980, son œuvre se tourne résolument vers la voix qui le fascine depuis l'enfance. Souvent inspiré par les mythes antiques et les cultures non occidentales, il compose quatre opéras : *Erzsebet* créé à l'Opéra Garnier en 1983 dans une mise en scène de Michael Lonsdale, *Noces de sang* en 1986, *Jocaste* en 1991, puis *Cécilia* en 1996 créé à l'Opéra de Monte-Carlo en 2000 dans une mise en scène de Jorge Lavelli.

Mais la carrière de Charles Chaynes est tout autant celle d'un homme de radio, d'administration et de communication : entré comme producteur à la RTF en 1956, il succède en 1964 à Marius Constant en tant que directeur de France Musique, fonction qu'il occupe pendant dix ans et où il milite activement pour la généralisation du direct et l'ouverture au public. Il est ensuite nommé en 1975 à la tête du service de la Création musicale à Radio France, où, en prise directe avec la création contemporaine, il joua, à partir de très nombreuses commandes, un rôle actif dans la vitalité et le renouveau de la vie musicale française.

René Quillivic nous a quittés le 20 juillet dernier.

Né le 30 avril 1925 à Carpentras, le jeune homme choisit dès son entrée à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, l'option de la Gravure dans les ateliers de Cami, Untersteller et Dropsy, en pratiquant simultanément la peinture, la sculpture et la médaille. Pensionnaire de la Casa de Velazquez de 1952 à 1954, René Quillivic découvre notamment les œuvres du Gréco à Tolède.

De 1955 à 1957, il est Professeur de la Ville de Paris et parallèlement dessinateur dans l'atelier d'Albert Laprade. Il participe pour la première fois aux principaux salons parisiens en 1959.

Pour lui, l'art de graver est avant tout un geste qu'il applique dans les décors monumentaux pour l'architecture, utilisant les matériaux les plus divers : métal, granit, schiste, béton moulé, etc.

A partir de 1969, René Quillivic entame une série de 250 timbres : Bicentenaire de l'Indépendance des Etats-Unis (1976), Europa (1977), Métiers d'Art (1978)... Dès 1962 et jusqu'en 1984, il collabore avec l'Hôtel des Monnaies de Paris où il poursuit une série de réalisations originales comme les médailles doubles dont il est l'initiateur, et les médailles en taille directe dans l'acier. Mais le fil conducteur permanent de son œuvre demeure l'estampe, qui lui permettait d'exprimer pleinement son art.

Nous avons également déploré, le 9 août dernier, la perte du baron Philippe Roberts-Jones, membre associé étranger de notre Académie depuis 1986, grande figure du monde de l'art belge. Conservateur en chef des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique de 1961 à 1984, il conduisit leur rénovation et transformation en un complexe diversifié et moderne au sein duquel il organisera plus de 90 expositions ; l'une des plus importantes fut la rétrospective sur Brueghel l'Ancien, « Le siècle de Brueghel » en 1963. Historien d'art, essayiste, poète, le baron Philippe Roberts-Jones, docteur en Philosophie et Lettres était professeur émérite à l'Université libre de Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique dont il fut secrétaire perpétuel de 1985 à 2000. En 1985, l'Académie française lui décerna son Grand Prix de Poésie pour l'ensemble de son œuvre.

Enfin, le 9 octobre dernier, nous a quittés le cinéaste Andrzej Wajda. Il est difficile de broser en quelques mots l'œuvre immense du metteur en scène qui ne fait qu'un avec l'histoire contemporaine de son pays, la Pologne, et, par là même, avec les tragédies de l'histoire européenne du XX^e siècle. Fils d'un officier assassiné à Katyn, il s'engage à 16 ans dans la résistance contre le nazisme au sein de l'Armée de l'intérieur qui s'oppose vite à l'Armée du peuple, communiste. Au sortir de la guerre, il poursuit des études de cinéma à Cracovie puis à la fameuse école de Lodz et réalise ses premiers films qui traitent de la Pologne en guerre.

Son œuvre se déploie en grandes fresques telles que *La Terre de la Grande Promesse*, l'un de ses chefs d'œuvre, *Les Noces*, *Pan Tadeusz* ou en épopées humaines comme en 1977

L'Homme de Fer tourné au plein cœur des grèves des chantiers navals de Gdansk et qui lui vaudra la Palme d'or en 1981. Son admiration sans faille pour Lech Walesa le conduira à lui consacrer son dernier grand film politique, *L'Homme du peuple*, en 2013.

Déjà cité à propos de sa musique composée par Jean Prodromidès, *Danton* réalisé en 1983 décrit sans fard l'atmosphère de la Terreur révolutionnaire et exprime une fois encore son horreur du totalitarisme.

Malgré sa liberté créatrice souveraine, il faudra au cinéaste attendre l'âge de 80 ans pour qu'avec *Katyn*, réalisé en 2007, il revienne sur le drame originel de son enfance. Son dernier film sorti cette année, *Powidoki*, met en scène l'artiste peintre et théoricien du constructivisme Strzeminski, en lutte pour créer dans la Russie stalinienne.

Correspondant de notre Compagnie, Raoul Coutard, le chef opérateur historique de la *Nouvelle Vague*, « éclairagiste de génie » comme l'ont salué dernièrement les colonnes du *Monde*, également photoreporter et réalisateur, vient de nous quitter le 9 novembre. Raoul Coutard assura la prise de vue du premier film de feu notre confrère Pierre Schoendoerffer dont il fut le frère d'arme tout au long de sa vie, *La passe du diable* en 1959, puis *Ramuntcho* et *Pêcheur d'Islande* la même année, *La 317^e Section* en 1965 et *Le Crabe-tambour* en 1977. Sa collaboration avec Jean-Luc Godard produira les chefs d'œuvre *A bout de souffle* en 1960, *Le Mépris* en 1963, *Pierrot le Fou* en 1965 ; puis avec François Truffaut le chef opérateur filmera *Tirez sur le pianiste* en 1960, *Jules et Jim* en 1961, *La Peau douce* en 1964. Photographe passionné de l'Asie depuis ses débuts, c'est à elle qu'il consacra son premier film en tant que réalisateur, *Hoa-Binh* tourné en 1970 dans le Vietnam en guerre et qui remporta le prix Jean Vigo la même année.

A la mémoire de tous ces confrères disparus, je vous propose d'observer une minute de silence.